

Anila Gill

Doctorante - Université de la Sorbonne Nouvelle

Saadat Manto Hasan



Synergies Inde n° 4 - 2009 p. 195

Saadat Manto Hasan, né à Samrala, district de Ludhiana, le 11 mai 1912, grandit à Amritsar. Dernier fils du second mariage de son père, un juge issu d'une famille cachemiri installée au Pendjab depuis plusieurs générations, Manto ne suit pas la tradition familiale, à l'inverse de ses frères aînés partis étudier le droit en Angleterre. Adeptes de l'école buissonnière, il préfère traîner dans les bas quartiers avec ses amis bohêmes qui inspireront, comme la plupart de ses rencontres dans les divers milieux qu'il côtoie, nombre de personnages hauts en couleurs de ses nouvelles. Il débute par des traductions d'œuvres européennes et russes (Victor Hugo, Oscar Wilde, Gogol), sous l'influence d'un jeune éditeur de Lahore, puis se lance dans l'écriture de nouvelles, suivant, dans un premier temps, les écrivains progressistes qui s'organisent alors en association panindienne. Un emploi de journaliste l'appelle très tôt à Bombay où il vivra, entre revues filmiques, écriture de scénarios, poursuite de son œuvre littéraire et un mariage qui lui donnera quatre enfants - dont un fils qui ne survivra pas, les dix meilleures années de sa vie.

Son écriture, parfois proche de l'autofiction, s'éloigne très vite du diktat progressiste dont il devient la bête noire. Accusé de pornographie (six de ses nouvelles le mèneront devant les tribunaux), il éclabousse la société de ses propres vices sans chercher à y déceler, pour les pointer du doigt, les sources du mal. L'indépendance, et avec elle la partition, entraîne dans son sillage des violences communautaires qui parviennent à ébranler le milieu, pourtant iconoclaste, de l'industrie cinématographique de Bombay. Agissant, comme souvent, sur une impulsion mâtinée de sentiments personnels exacerbés, il se décide, en janvier 1948, à prendre le bateau pour rejoindre Lahore, désormais au Pakistan, où il passe ses dernières années, entre une écriture de survie et un alcoolisme désespéré qui lui sera fatal. Il meurt en 1954, peu avant son quarante-troisième anniversaire, laissant une œuvre considérable : plus de deux cent cinquante nouvelles, un roman, des pièces de théâtre, des pièces radiophoniques, une chronique de ses années à Bombay ainsi que de nombreux essais. Il demeure l'enfant terrible de la littérature ourdou et continue à inspirer dramaturges, réalisateurs et écrivains d'aujourd'hui.